

DESDOITS, Anne-Marie, *La vie traditionnelle au pays de Caux et au Canada français. Le cycle des saisons*. Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et Centre national de la recherche scientifique, 1987. 439 p. 37,00 \$

Jean Roy

Volume 41, numéro 4, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304627ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304627ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, J. (1988). Compte rendu de [DESDOITS, Anne-Marie, *La vie traditionnelle au pays de Caux et au Canada français. Le cycle des saisons*. Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et Centre national de la recherche scientifique, 1987. 439 p. 37,00 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(4), 610–613. <https://doi.org/10.7202/304627ar>

DESDOITS, Anne-Marie, *La vie traditionnelle au pays de Caux et au Canada français. Le cycle des saisons*. Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et Centre national de la recherche scientifique, 1987. 439 p. 37,00\$

Anne-Marie Desdouts s'est laissée séduire par l'aventure de l'étude comparée. Prétextant l'origine cachoise d'une part importante de l'immigration française en Nouvelle-France, sachant par ailleurs que le brassage de la population québécoise au cours des siècles suivants a contribué à son homogénéité culturelle, elle annonce son sujet: les vies traditionnelles cachoise et canadienne-française, essentiellement la langue et les gestes du vécu quoti-

dien, profane et religieux, des années 1880-1950. Avec raison, elle adopte la démarche de suivre le cycle des saisons qui se prête bien à la description ethnographique. Il permet en effet de suivre le déroulement des activités économiques, agriculture et pêche, tout en accordant la plus grande attention aux festivités qui leur sont associées ainsi qu'à chacune des fêtes calendaires fixes (Noël) ou mobiles (Pâques) qui marquent l'année liturgique.

Le plan apparaît alors tout trouvé, livré dans sa simplicité; au cycle de Noël et aux activités d'hiver succède le cycle de Pâques, symbole du renouveau de la nature: la terre-mère, nourrie des grains de semence, avant de devenir nourricière; puis arrive la Saint-Jean qui ouvre le cycle de l'été et la période des travaux agraires: la fenaison et la moisson, égayées parfois de fêtes champêtres. Viennent enfin, avec l'automne, les temps des battages, des labours, des semailles en Normandie, le mois des morts, partout. À regarder l'ensemble du calendrier agro-liturgique, on voit aisément que les fêtes religieuses prennent principalement place entre le solstice d'hiver et le solstice d'été; après, l'homme sera plutôt aux champs qu'à l'église.

Le livre est donc divisé en quatre parties, chacune comportant respectivement 144, 119, 74 et 40 pages. La structure du livre souffre, bien évidemment, de ce déséquilibre qui se trouve à d'autres endroits: des chapitres ont 4 pages, d'autres 22, 26 pages; le chapitre 2 du cycle de l'été est consacré aux récoltes, l'auteure accorde 33 pages aux travaux normands et seulement 7 pages aux travaux canadiens; dans la partie sur le cycle de l'automne, le Canada français n'a droit qu'à 3 pages. La question devient alors: qu'est-ce qui explique ce déséquilibre?

La raison réside indiscutablement dans l'inégalité des informations et des connaissances sur la culture des sociétés comparées. Questionnaire en main, madame Desdouits a rencontré 72 informateurs cauchois et seulement 14 familles québécoises d'origine cauchoise. Pour faire bonne mesure, elle exploite les fichiers des archives de folklore de l'Université Laval, mais non pas seulement. Elle utilisa, comme il va de soi, des thèses récentes, comme celle de Denise Rodrigue qui porte sur *Le cycle de Pâques au Québec et dans l'Ouest de la France*, ainsi que nombre d'autres travaux inscrits dans une bibliographie d'ailleurs assez mal proportionnée si on considère la place accordée à l'Acadie, place du reste rendue nécessaire par l'absence de l'enquête orale. Les ethnologues y trouveront, hors de tout doute, une richesse de références bibliographiques. L'historien n'aura pas cette satisfaction.

Il remarquera en particulier que les ouvrages de synthèse font défaut. Les travaux sur la France rurale ne manquent pourtant pas: Gabriel Désert et Jean-Pierre Chaline ont écrit sur la Normandie (*La Normandie de 1900 à nos jours*, Privat, 1978); il existe également une exceptionnelle *Histoire de la France rurale*; le chercheur sérieux ne peut méconnaître *La fin des terroirs* de Eugen Weber; pas plus que l'ethno-historien n'ignorera *La mémoire longue* de Françoise Zonabend. L'histoire du Québec n'aligne pas une liste de livres aussi impressionnante. Mais du moins existe-t-il des travaux de synthèse, tels l'*Histoire du Québec contemporain*, un recueil d'articles sur *L'Agriculture et la colonisation*. N'en ajoutons pas davantage et renvoyons aux bonnes bibliographies rétrospectives et courantes.

La lecture de ces travaux aurait ouvert des perspectives, suggéré des pistes, me semble-t-il. Peut-on en effet sérieusement prétendre couvrir les années 1880-1950, tant en Normandie qu'au Québec, sans retenir la problématique du changement? L'auteure sait bien que non puisqu'elle écrit que les coutumes commencent à se modifier avec l'arrivée de la mécanisation dans les campagnes. Il fallait poursuivre. Autrement, aucune lecture diachronique des faits économiques, sociaux et culturels n'est possible et nul ne saurait distinguer ce qui est changement et résistance au changement. Une lecture plus diversifiée faisant appel à l'histoire aurait pu empêcher, du moins je le pense, de tomber dans l'ornière creusée par le fatras des lieux communs hautement mythiques du Québec rural d'autrefois, de la civilisation traditionnelle; ainsi cette image du paysan producteur de tous ses biens de consommation (p. 22 et 341).

L'ethno-sociologue Léon Gérin n'a pas seulement rédigé une monographie sur l'*Habitant de Saint-Justin*, mais quatre autres études réunies dans *Le type économique et social des Canadiens*. Elles doivent être prises en compte pour se rapprocher du vécu des années 1900-1930 auxquelles les informateurs renvoient. Ce supplément d'information aurait suggéré à l'auteure que le monde rural québécois, à l'instar de la France normande, est mouvant, inégal; inégalité qui ne se réduit pas à l'opposition du village face aux rangs (p. 405). Au contact de l'oeuvre de Raoul Blanchard, curieusement absente de la bibliographie, elle aurait appris qu'en beaucoup d'endroits, encore dans les années 1930, voire au-delà, les vaches étaient taries durant six mois parce que justement, il n'y avait pas de provision de foin (p. 341). Nous arrivons ainsi à comprendre comment l'auteure a pu écrire les deux passages suivants: en conclusion du déplacement provoqué par le mouvement de colonisation — celle de l'Abitibi est placée dans la première moitié du 19^e siècle, coquille sans doute — le lecteur apprend que

pour des raisons historiques, les colons se sont donc trouvés face à une situation qu'il leur a fallu prendre en main. Dans un pays neuf qu'ils devaient défricher par leurs propres moyens mais qui leur permettait de devenir, sinon propriétaire de leur terre, du moins propriétaires de leur maison et du fruit de leur travail, ils ont mis en place une organisation de travail lié à une économie de subsistance (p. 404).

De la même eau: «la consanguinité était donc importante et contribua à maintenir une certaine absence de classe sociale chez les habitants. Personne n'était riche, mais tout le monde avait le nécessaire...» (p. 405)

Parents et pauvres... ou pauvres, mais parents...

Les représentations mentales et le vécu religieux sont-ils mieux servis que les infrastructures économiques et le vécu social? Je me limite au seul exemple de la Guignolée dont la quête servait aux pauvres. L'auteure affirme que la guignolée n'existe pas partout. Elle a raison. Mais on se demande bien pourquoi. Pour répondre, je m'inspire d'une lettre de Charles Bellemare, curé de la paroisse de Saint-Boniface-de-Shawinigan (N. J. Chaline, René Hardy et Jean Roy, prés., *La Normandie et le Québec vus du presbytère*, Rouen et Montréal, Presses de l'Université de Rouen et Boréal Express, 1987, 155-156; correspondance inédite). La récolte de l'année 1891 fut désastreuse et il en résulta un nombre important de pauvres à qui, écrit le curé, «il fallait du bois, du pain, de la viande (...) et des sucreries pour les enfants». En conséquence,

il donne l'autorisation cette année-là de courir la «Guignolée». Vingt à trente jeunes gens, encadrés de quatre personnes plus âgées, pour sauvegarder le bon ordre, firent la quête. Le groupe était précédé du porteur d'un bâton au bout duquel était piqué un cœur de boeuf ou de mouton. Il pénétraient dans chacune des maisons entonnant cette chanson qui commence par «Bonsoir le maître et la maîtresse, et tout le monde de la maison»; chanson faite pour des jeunes gens, «cinq, six beaux drôles» qui, privés d'un don, menaçaient gaiement «de prendre la fille aînée» et de lui faire «chauffer les pieds». Le bon garçon donnait, le «polisson» refusait; la compagnie sortait ensuite. Le curé Bellemare est donc intervenu pour susciter cette quête. Il se méfiait des désordres qui, ailleurs, ont amené le clergé à l'interdire; si bien, termine-t-il, «que certaines de nos connaissances assez âgées n'ont jamais assisté à ces processions, ni entendu ces chants». La répression des désordres provoqués par la boisson a conduit, semble-t-il, à l'interdiction de quêtes sous cette forme. Voici donc comment un fait ethnologique interroge l'histoire et comment celle-ci éclaire ce fait. Cet exemple illustre également comment un curé pouvait exercer le contrôle social dans une paroisse dont il connaissait mieux que quiconque chacune des familles comme le lui apprenait la visite annuelle qui, à la fin du 19e siècle, n'était pas l'occasion, ainsi que l'auteure l'affirme (p. 407), de ramasser la dîme.

L'examen de la religion fait bien ressortir la pratique unanime des Canadiens français et la tiédeur, sinon la déchristianisation cauchoise. Encore que le pays de Caux n'était pas au 19e siècle le moins pratiquant de Normandie; les exemples des doyennés — non des diocèses, comme il est écrit (p. 408) — de Saint-Valérie-en-Caux, de Cany et de Caudebec-en-Caux, démontrent bien l'évolution entre 1873 et 1954. Enfin, madame Desdoutis a encore raison: l'unanimité de la pratique a sûrement bien servi l'autorité cléricale lui facilitant la répression des conduites qu'elle jugeait hors normes (p. 407).

Ce compte rendu n'a rien dit de l'étude linguistique contenue dans ce livre et à vrai dire s'est peu penché sur le cycle des saisons en Normandie. D'autres le feront et, souhaitons-le, y trouveront des richesses. Quant à moi, j'ai voulu insister sur la mauvaise part donnée à l'histoire du Québec dans cette étude comparée. L'épreuve de la lecture passée, je ne songe certes pas à douter des mérites de la méthode comparative comme moyen utile et efficace pouvant conduire à l'approfondissement des connaissances sur les sociétés particulières. En contrepartie, son application exigera toujours une bonne connaissance de base des sociétés comparées, beaucoup de rigueur et une solide capacité de synthèse.